

« Trop, c'est trop »

Lorraine Camerlain

Numéro 54, 1990

« Théâtre et homosexualité »

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26806ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Camerlain, L. (1990). « Trop, c'est trop ». *Jeu*, (54), 5–7.

«THÉÂTRE ET HOMOSEXUALITÉ»

«trop, c'est trop»

Le 19 septembre 1987 paraît, dans *Le Devoir*, une «humeur» de Nathalie Petrowski : «La revanche des feluettes et des machos», article dans lequel la journaliste décrit la présence d'un discours «dominant», celui des hommes, au sein des manifestations artistiques. «Dans tous les événements artistiques de la rentrée, je ne me retrouve plus, écrit-elle. Avant au moins, au cinéma, au théâtre ou à la télévision, on tenait compte de notre existence.» En outre, prétend-elle, «on nous fait le coup de l'universalité» en voulant nous faire croire que *les Feluettes* (à la Salle Fred-Barry) ne nous parlent que d'amour, les *Douze hommes en colère* (à la Compagnie Jean-Duceppe) de justice, Robert et sa compagnie (à la télé) d'amitié... Son texte, qui aurait pu ne désigner qu'un malaise personnel — et féminin —, ne fera pourtant pas cavalier seul, et d'autres «avis» seront émis sur la question. Le 30 septembre est en effet publié un court article de Claude Jasmin : «Le ghetto homosexuel»; l'écrivain, en lançant d'emblée un «trop, c'est trop» tout à fait provocant, déplore, dans sa «libre opinion», la surabondance du travesti et de l'androgynie dans les créations artistiques gaies, manifestations qu'il désigne comme des «ambiguïtés visuelles propres au narcissisme adolescent». «Les créateurs brillants de la colonie homosexuelle se doivent à eux-mêmes d'abandonner un nombrilisme que leurs prodigieux talents, souvent, condamnent déjà», conclue-t-il. Peu après, Claude Jasmin et Michel Tremblay seront invités à «s'affronter» sur les ondes de CKAC, à l'émission de Pierre Pascau, ce qui confère évidemment une certaine ampleur «publique» au débat sur la question de l'homosexualité. Dans la «chronique des arts» de *La Presse*, Bruno Dostie¹ s'indigne quant à lui des propos de Jasmin : l'homosexualité n'est pas une mode, corrige-t-il, pas plus que la guerre, le racisme, le sexisme ou le militarisme, qui constituent «quelques-uns des grands problèmes de la condition humaine», loin d'être réglés. Les homosexuels se cachent encore, même si nous ne sommes plus au Moyen Âge. «Demandez au petit garçon de huit ans qui commence à sentir qu'il n'est pas «comme les autres» ce qu'il ressent face à ses parents et à ses camarades d'école. Et je ne vous parle pas de mon cas à moi, vécu en pleine «noirceur» des années cinquante. Je vous parle d'un drame qui se vit encore aujourd'hui dans toutes les familles où, comme dans le *Zoo*² la tendresse entre un père et son fils passe toujours mal, et où le rôle masculin proposé par le père paraît impossible à assumer pour l'enfant.» Le «ras le bol» de Claude Jasmin et des autres constitue, aux yeux du chroniqueur de *La Presse*, «une illustration de plus de ce que l'homosexualité dérange encore».

L'homosexualité dérange, il est vrai, et l'affirmation n'est pas nouvelle; mais sans doute la question ne doit-elle pas être abordée uniquement par le biais du caractère provocateur de l'homosexualité.

1. C'est ce dernier qui, au début de son article, fait mention de la présence de Michel Tremblay et de Claude Jasmin à l'émission de Pierre Pascau.

2. L'auteur fait allusion au film *Un zoo la nuit* de Jean-Claude Lauzon, dont parlait entre autres Claude Jasmin dans son texte.

Si je me permets de rappeler ici ce débat «périodique», c'est d'une part parce qu'il révèle les balises (incontournables?) de la réception de la création homosexuelle et du discours critique qui s'ensuit, d'autre part parce qu'il a eu lieu à peu près au moment où pointait, à *Jeu*, une certaine interrogation d'ordre critique...

focus en accéléré

Refaisons le parcours, vite, vite, en tournant les coins rond, juste pour voir... Une femme ne se reconnaît plus dans la production artistique : elle lance un cri d'alerte. Un homme de lettres trouve que le jeu du balancier (entre l'absence et la surenchère du discours gai — ou «sur l'homosexualité») a débalancé les choses et que la santé de l'expression culturelle est mise en danger par un certain «nombrilisme» du «ghetto» gai. Un pilier des prises de bec radiophoniques invite deux antagonistes dans la «question homosexuelle» à se pourfendre en ondes : l'un «en est», l'autre pas, le public en décidera, qui vivra verra³. Un journaliste prend la défense des créations artistiques gaies et profite de l'occasion pour prendre parti, en tant que gai (la défense entraîne l'aveu public, même discret), en faveur de toute dénonciation des misères de la condition homosexuelle *hic et nunc*. Tout y est, ou presque : le sentiment d'exclusion de la femme — et de l'homme *straight* —, l'odieux de toute opposition ferme et sans nuances à «la minorité», les arguments — discutables mais ô combien «sentis» — qu'entraîne la fâcheuse impression de ne plus retrouver dans l'expression artistique l'ensemble de la société, la curiosité (saine ou malsaine) devant l'inconnu (entendons ici l'homosexualité, toujours marginale dans le vaste ensemble social), et l'aveu (homosexuel), qui surgit au coeur de la discussion, factuel mais sous des allures d'argument (et toujours indiscutable, il va sans dire)...

Certes, l'homosexualité est provocante, mais sans doute provoque-t-elle surtout quantité de sentiments contradictoires, difficiles à nommer mais apparemment impossibles à taire. À *Jeu*, l'histoire ne fit que se répéter. Une lassitude se fit sentir en même temps qu'un embarras, comme le désignent Carole Fréchette et Michel Vaïs dans les «questions sur un malaise» qui chapeautent le dossier que nous vous présentons dans ce numéro et qui paraît dans nos pages après deux ans de réflexions, d'avancées et de reculs, de discussions et de tentatives diverses de dire, d'analyser, de soupeser la question du théâtre et de l'homosexualité.

pour relancer la question : un dossier

Le dossier que nous vous proposons dans ce numéro n'est en rien exhaustif, et il ne prétend nullement vider la question. Il a atteint une certaine dimension malgré son caractère tout à fait partiel car, chose rare, nous avons voulu vous présenter nos réflexions et discussions, à peu près dans l'ordre où elles sont survenues, puisque nous croyons que la chronologie est cette fois révélatrice des cris et des malaises qui en ont ponctué l'avènement. Dans le contexte qui est celui du théâtre des dernières années, la thématique «théâtre et homosexualité» n'étonne guère, mais il pourrait sembler que, depuis 1987, les choses ont changé, que la question a perdu de sa vivacité — et peut-être de sa pertinence. Tel ne semble pas être le cas, cependant, si l'on songe, entre autres, aux pièces présentées pendant la semaine de lecture du C.E.A.D. du 4 au 10 février 1990 (comme le souligne Pierre Lavoie à la fin de la «théâtregraphie» qu'il signe avec Stéphane Lépine) ou au retour des *Feluettes*⁴ à Montréal, après une deuxième tournée européenne... Certes, il est davantage fait mention, dans le dossier, de certaines productions, plus marquantes peut-être dans la question qui nous occupe, comme *Provincetown Playhouse...* de Normand Charette, *Being at home with Claude* de René-

3. La scène est ici imaginée, car je n'ai pas eu l'occasion d'entendre l'émission en question. Je me fie, pour vous confier dans quelle optique je la retiens dans le cadre de cette réflexion, à ce que j'ai déjà entendu à cette «ligne ouverte» à propos d'autres «sujets d'actualité».

4. Ou encore, dirais-je (intuitivement pour le moment, mais j'y reviendrai dans un prochain numéro), à la «coloration gaie» du *Nelligan* opératique du trio Tremblay-Bassard-Gagnon...

Daniel Dubois et *les Feluettes* de Michel Marc Bouchard, mais, si l'on en croit la théâtrographie préparée pour les fins du dossier, le théâtre québécois a accordé et accorde toujours une place importante à l'expression homosexuelle. Pourquoi? Que veut dire le théâtre gai? S'agit-il d'une parole «individuelle» ou pouvons-nous y lire, malgré les apparences, l'expression de la collectivité québécoise? Peut-on établir un lien aussi évident entre le théâtre gai actuel et le Québec que celui que de nombreux critiques (Jean-Claude Germain excepté⁵) ont tenté de faire entre le travesti Hosanna chez Tremblay et l'identité québécoise⁶? Le théâtre gai doit-il, peut-il être mis en parallèle avec le théâtre des femmes des années 1970-1980? Les enjeux sont-ils semblables? Certaines productions du théâtre gai remportent-elles le succès qu'on leur connaît parce qu'elles dérangent? parce qu'il s'agit de spectacles remarquables? parce qu'elles font l'objet de tolérance? parce qu'elles suscitent la curiosité du grand public? parce qu'elles sont soutenues par des instances qui se révèlent comme un protectorat?... Pendant longtemps les questions se sont bousculées, entrechoquées, ont été lancées ou retenues, par les effets de l'irritation ou de la crainte de blesser, de l'exaspération ou du désir de comprendre. Au sein de la rédaction, le piétinement s'est peu à peu installé. Puis fut lancée l'idée d'un «séminaire» expérimental sur la question, où seraient invitées d'autres personnes pouvant alimenter réflexions et débats.

Ce séminaire a pris forme, et il est au coeur du dossier que vous allez lire. Y ont participé ceux qui ont répondu à l'appel lancé de façon informelle dans nos pages⁷. La participation de quelques personnes a été sollicitée, notamment celle de Gilbert David, qui avait pris position contre le «mélodrame» des *Feluettes*⁸, celle d'Hélène Richard, professeure de psychologie à l'U.Q.A.M., et celle de quelques collaborateurs réguliers de la revue (Jean Cléo Godin, Alexandre Lazarides et Stéphane Lépine ayant accepté l'invitation). Nous n'avons pas voulu nous assurer d'emblée de la participation des auteurs, des comédiens et des praticiens. Ceux-là, nous sommes-nous dit, ont proposé au public des textes et des productions dont nous pouvons tenter de faire l'analyse en dehors de leur témoignage. Même si nous donnons souvent l'occasion aux praticiens de parler dans nos pages de leur travail, nous voulions considérer cette fois leurs oeuvres du seul point de vue critique. Comme il ne s'agissait pas de fermer la porte aux discussions, mais plutôt de proposer des pistes de réflexion et d'analyse, notre but pouvait être atteint sans cette participation immédiate. Nous ne souhaitons pas organiser un colloque (ce qui aurait supposé des discussions et des points de vue différents, des visées plus vastes) mais multiplier et diversifier les assises de notre réflexion critique. Nous savons que d'autres points de vue auraient pu enrichir le débat, outre ceux de praticiens, la vision d'un sociologue, par exemple. Mais chaque chose en son temps; il nous a semblé préférable d'en arriver à vous proposer quelques points de réflexion plutôt que de tenter de faire le tour de la question.

Pour le séminaire, des textes ont donc été écrits, lus et discutés. Ils sont présentés dans les pages qui suivent, entrecoupés des principales discussions (abrégées — que vous le croyiez ou non!) ayant eu lieu pendant les deux journées de séminaire, tenues à neuf mois d'intervalle. Il ne faudrait pas, je le répète, considérer les textes et les discussions qui vous sont proposés comme une ultime conclusion, au contraire. Il s'agit d'un processus expérimental, et nous vous présentons l'ensemble de ces opinions (digressions y compris) afin de relancer le débat autour d'une question que nous croyons toujours chaude et pertinente dans le contexte actuel du théâtre québécois.

lorraine camerlain

5. Voir son article «Ne pas confondre tréteaux et tribunes», *Le Maclean*, XIII : 9, septembre 1973, p. 52.

6. Il est question de ce lien à un moment du séminaire qui est présenté dans ce numéro.

7. L'appel à tous avait été lancé au moment de la publication d'une série de trois articles sur *les Feluettes*. Voir «Dans ce numéro», *Jeu*49, 1988.4, p. 6.

8. «Débuts pousseifs d'une nouvelle saison théâtrale», *Parachute*, n°49, décembre 1987, janvier, février 1988, p. 52-54.